XXXIIe dimanche du Temps ordinaire. Année C
Frère Giovanni Battista
2e livre des Martyrs d'Israël 7, 1-2, 9-14
Psaume 16
2e lettre de saint Paul apôtre aux Thessaloniciens 2,16 à 3,5
Évangile selon saint Luc 20, 27-38
Église Saint-Gervais - Saint-Protais, Paris
6 novembre 2022

La question soulevée par les sadducéens et que cet évangile nous relate est loin d'être un sujet, ou même une manière de penser, qui n'aurait plus aucune actualité. En effet, il suffit de nous rendre compte combien de gens, aujourd'hui, sont persuadés qu'après la mort corporelle il n'y a plus rien, et donc qu'il n'y aurait pas de résurrection. Certains vont jusqu'à envisager, éventuellement, la survie d'un souvenir de la personne après sa mort, ou d'un principe spirituel, qu'on appelle âme. Les gens qui croient vraiment à la résurrection de la chair telle que nous la professons dans le Credo se trouvent parmi les chrétiens ; et encore, même parmi ceux-ci et parmi les catholiques, il n'est pas rare d'en trouver plusieurs qui ne sont pas au courant qu'une résurrection générale, pour la vie éternelle ou pour la damnation éternelle, selon notre foi, attend tous les hommes au dernier jour de l'histoire du monde.

Nous pouvons donc nous rendre compte que, même dans un contexte différent et pour des raisons différentes, il y a encore beaucoup de sadducéens de nos jours, du moins par la manière de penser.

D'ailleurs ce point de vue, si l'on y réfléchit, peut exercer une certaine attraction sur l'esprit humain. Croire seulement à ce que l'on voit, considérer comme vrai seulement ce qui peut être démontrable dans le champ de notre expérience sensible, ne sont-ils pas des paramètres proches de la science positiviste ? Selon cette optique, il y a une certaine cohérence à ne pas croire à la résurrection, tout simplement parce qu'on ne la voit pas. Nous pouvons admettre l'existence d'un Dieu par nos seules facultés humaines, par notre raison et notre réflexion. Mais pour croire qu'après la mort, concrètement, après avoir inhumé un être cher, nous pourrons le retrouver non seulement dans une expérience intérieure, et donc subjective, mais même dans l'objectivité indiscutable de son corps, le sien, mais ressuscité, la raison ne suffit plus.

Et c'est justement, non pas à cause, mais grâce à cette faiblesse, à ces limites de la raison humaine qu'une démarche nouvelle s'ouvre aussi pour notre intelligence. Voyons en quoi elle consiste.

Les sadducéens, forts de leur pragmatisme[1], se permettent non seulement de critiquer la position de Jésus, mais même de la ridiculiser par le cas de la femme aux sept maris : « *Eh bien, à la résurrection, cette femme-là, duquel d'entre eux sera-t-elle l'épouse, puisque les sept l'ont eue pour épouse ?* » Voilà leur question, question qui ne vise pas seulement à créer une impasse face à la possibilité d'affirmer la réalité de la résurrection, mais essaie surtout d'en dévoiler l'incohérence et donc l'incompatibilité avec l'Écriture, parce que ce cas des sept maris s'appuyait sur la Loi du lévirat inscrite dans le livre du Deutéronome (25,5).

© Fraternités de Jérusalem

La démarche des sadducéens était très érudite. Seulement, il y a un problème dont ils ne s'étaient pas rendu compte dans leur réalisme radical. C'est qu'en réfléchissant de cette façon ils essayaient d'imaginer la réalité après la mort, et même de la décrire, à partir de la réalité d'ici-bas. Voilà l'origine de l'étroitesse de leur réflexion, ainsi que de toute réflexion qui prétend comprendre Dieu et les réalités surnaturelles en projetant sur elles les dynamiques qui caractérisent la vie sur la terre. Dans ce cas-là, c'est vrai, la résurrection serait une incohérence, et la vie après la mort une absurdité, puisque, sur cette terre, nous ne pouvons constater que la mort, et pas un retour à la vie.

Comment Jésus leur répond-il ? Il ne fait pas de grands discours, mais se contente d'affirmer deux choses :

1. La première c'est que notre vie sur cette terre et la vie après la mort ne sont pas identiques[2]. Bien sûr, nous serons toujours nous-mêmes, nous ne changerons pas d'identité, comme les saints au ciel gardent la même identité que lorsqu'ils étaient avec nous sur la terre, mais la forme de cette vie sera autre, sera nouvelle : « *ceux qui ont été jugés dignes d'avoir part au monde à venir [...] ne peuvent plus mourir* – dit Jésus – *: ils sont semblables aux anges, ils sont enfants de Dieu et enfants de la résurrection* ».

Donc, la première affirmation de Jésus c'est que nous ne pouvons pas imaginer la vie après la mort à partir de la vie avant la mort, parce que nous entrerons dans une dimension nouvelle. C'est plutôt le contraire qu'il faudrait faire : non pas imaginer le ciel à partir de la terre, mais illuminer notre vie sur la terre à partir de cette vie au ciel qui nous est promise. C'est ce que le troisième des frères martyrs de la première lecture faisait : « *C'est du Ciel que je tiens ces membres, mais à cause de ses lois je les méprise, et c'est par lui que j'espère les retrouver* ». Et c'est ce que nous venons faire ici, à la Messe, où nous rencontrons le Christ ressuscité qui vient à notre rencontre et qui se donne à nous.

Le problème c'est que, comme le constatait déjà il y a plusieurs années un de mes professeurs (devenu évêque), parfois nous transformons l'évangile en un simple savoir-vivre, en une série de bonnes manières, en le coupant de sa dimension d'ouverture au mystère, et de divinisation de l'homme.

Ne l'oublions pas, notre vie (comme les questions qui l'accompagnent) reste une énigme insoluble si nous la coupons de notre destinée de communion et de vie avec Dieu pour toujours, dans la totalité de notre être. En effet, l'homme n'est pas seulement corps, ou seulement âme, mais corps et âme. La vraie béatitude concernera donc aussi notre corps.

2. Alors que les sadducéens voulaient nier la résurrection en se basant sur la Torah (seule Écriture valable à leurs yeux), Jésus, en la citant, montre que ce mystère y était déjà présent : « *le Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob. Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. Tous, en effet, vivent pour lui.* » Autrement dit : ressusciter ne signifie pas continuer à vivre notre vie, ou revenir à notre vie d'ici-bas, mais vivre de la vie de Dieu.

Voilà la grande différence. Ressusciter c'est vivre de la vie de Dieu, c'est pourquoi nous croyons que dans le mystère nous sommes déjà ressuscités : parce que dans le baptême c'est la vie divine qui nous a été donnée en partage. Et cette vie, nous pouvons le croire, est immortelle, parce que ce n'est pas notre vie à nous, mais la vie de Dieu en nous à laquelle nous sommes associés.

Et voilà pourquoi aussi – mais Jésus avec les sadducéens ne pouvait pas encore aller jusque là – pour nous, croire à la résurrection signifie croire au Christ ressuscité. C'est Lui le ressuscité, et nous serons associés à sa vie de ressuscité, comme d'ailleurs nous sommes déjà associés à sa vie en tant que fils de Dieu. Dieu le Père n'a pas plusieurs Fils, il n'y a qu'un seul Fils de Dieu, qui est le Verbe divin, la deuxième Personne de la Trinité. Nous, si nous sommes fils de

© Fraternités de Jérusalem

Dieu, c'est parce que nous sommes intégrés en cet unique Fils de Dieu qu'est le Verbe fait chair. De même pour la résurrection. C'est de la vie de Dieu que nous vivrons. Jésus le dit : « *Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. Tous, en effet, vivent pour lui.* »

Notre vie, donc, est beaucoup plus que ce que nous pouvons en voir. Notre vie est aussi et surtout mystère ; ce mystère que le Christ, vérité de Dieu et vérité de l'homme, est venu révéler et mener à son accomplissement éternel.

1Cf. G. PICCOLO, *Sussidio per la predicazione*, XXXII Domenica del Tempo Ordinario – Anno C, http://www.clerus.va/content/clerus/it/omelie/new295.html (page consultée le 6 novembre 2022).

2Cf. Card. Caffarra, Omelia Trentaduesima Domenica per Annum (C) Villa Fontana, 10 novembre 2013, http://www.caffarra.it/omelia101113.php (page consultée le 6 novembre 2022).

© Fraternités de Jérusalem